



Présentation

Christine Klein-Lataud et Agnès Whitfield

Volume 9, numéro 1, 1er semestre 1996

Le festin de Babel
Babel's Feast

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037236ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037236ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)

1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Klein-Lataud, C. & Whitfield, A. (1996). Présentation. *TTR*, 9(1), 9–13.
<https://doi.org/10.7202/037236ar>

Présentation

Le festin de Babel Babel's Feast

Babel : souvent, ces syllabes sonnent comme un glas, celui de l'harmonie née de la compréhension entre tous les humains. La multiplicité des langues apparaît en effet dans la Bible comme un châtement venu punir l'humanité, au même titre que l'expulsion du Paradis terrestre ou le Déluge, un mode d'expiation, une source de division et de souffrance. D'où la jubilation que l'on peut éprouver à voir inverser le sens du mythe et considérer comme une bénédiction la variété des langues, irrévocablement différentes et heureusement irréductibles les unes aux autres. C'est la célébration de cette polyphonie que veut évoquer le titre de ce numéro, « Le festin de Babel ». Alors que les relations entre les langues, y compris lorsqu'elles sont mises en contact par la traduction, sont le plus souvent vues en termes d'hégémonie, de rapports de force, nous voulions les examiner sous un angle différent, celui de la co-présence créatrice.

L'inspiration pour le thème de ce numéro de *TTR* nous est venue, entre autres, de la lecture d'Édouard Glissant, en particulier de la *Poétique de la relation*, où il nous convie à nous éprouver habités, « en une nostalgie jubilatoire, de toutes les langues du monde¹ ». La nouvelle Tour de Babel qu'il nous invite tous à bâtir n'est pas celle d'une unité laborieuse et fusionnelle au service d'une langue universelle, mais celle d'une multiplicité ouverte et dialogique :

1. Édouard Glissant, « Bâtir la Tour », *Poétique de la relation* (Paris, Gallimard, 1990), p. 232.

« Par delà les luttes aiguës contre les dominations et pour la libération de l'imaginaire s'ouvre un champ démultiplié, où le vertige nous saisit. Mais ce n'est pas le vertige qui précède l'apocalypse et la chute de Babel. C'est le tremblement initiateur, face à ce possible. Il est donné, dans toutes les langues, de bâtir la Tour² ».

Quelles sont les véritables dimensions de ce « champ démultiplié » ? Comment parvient-on, une fois le « tremblement initiateur » dépassé, à y entrer, et surtout à y œuvrer ? S'agit-il, au fond, de bâtir ou de rebâtir autrement la Tour ? Les deux premiers textes de ce numéro situent cette interrogation dans le contexte tantôt angoissant, tantôt libérateur, de la modernité, époque autant des excès totalitaires que de la fragmentation postcoloniale des cultures et des identités.

Alexis Nouss examine ainsi l'œuvre poétique et traductive de Paul Celan, auteur qui travaille au cœur même de la « ruine » de Babel, en essayant de réinstaurer en allemand, dans une écriture traversée par un chatoisement de langues différentes, l'existence de « l'autre » que le mal totalitaire a rendu impossible. Dans un monde langagier post-Auschwitz où ne subsistent que des vestiges, la traduction, ce mouvement d'une langue à l'autre, devient source de dialogue, principe actif de deuil et de transformation. Analysant *Between*, roman plurilingue de l'écrivaine anglaise Christine Brooke-Rose, Sherry Simon s'attarde plutôt sur les enjeux de l'hybridité culturelle du monde postcolonial. Dans le texte de Brooke-Rose, écrit sous forme de collage évoquant les réalités linguistiques tant de l'allemand et du français que de l'anglais, les espaces liminaires et transitionnels, ce qui existe justement *entre* les langues, sont revalorisés. Loin d'être des lieux de dépossession culturelle, ces espaces, où joue forcément, comme chez Celan, la traduction, facilitent la construction de signes nouveaux d'identité.

2. Édouard Glissant, « Bâtir la Tour », p. 123.

Dans les deux textes qui suivent, cette réflexion sur la co-présence des langues se déplace vers ce que Régine Robin appelle « l'autre de la langue, l'autre dans la langue³ ». Rainier Grutman s'interroge ainsi sur la textualisation des langues étrangères en littérature, en juxtaposant le paradigme classique au savoir romantique. Dans le contexte de ce dernier, les modes d'actualisation du plurilinguisme textuel, que Rainier Grutman préfère appeler « l'hétérolinguisme », sont révélateurs non seulement du rapport du sujet lisant aux langues étrangères évoquées, mais surtout de sa conception du rapport entre les mots et les choses, bref, de sa relation à la langue elle-même en tant que système signifiant. Pourrait-on rapprocher l'épaisseur matérielle qu'acquiert, dans l'imaginaire romantique d'un Hugo, la trace des absents, des signes étrangers ou illisibles, non déchiffrables, de l'importance que Lawrence Venuti accorde, dans sa réflexion sur l'hétérogénéité et la traduction, aux résidus de formes minorisées dans le texte traduit ? Dans les deux cas, la co-présence de plusieurs langues, la possibilité de « l'autre dans la langue » et sa traduisibilité ou, plus encore, son intraduisibilité, nous ouvrent de nouvelles perspectives sur la notion d'altérité textuelle.

« Les pulsions qui nourrissent le trafic des langues sont toujours ambiguës », affirme Sherry Simon. « L'hétérogène linguistique est source d'exaltation comme [il] est symptôme de défaillance et de pauvreté culturelle. C'est dans la tension entre ces deux valences que se meut le texte plurilingue⁴ ». Par quelles modalités, à partir de quelles données socio-historiques, cette tension peut-elle à son tour se déplacer, pour s'ouvrir à d'autres valences ? Nous promenant à travers le monde, d'Afrique

3. Régine Robin, *le Deuil de l'origine* (Paris, Presses universitaires de Vincennes, 1994), p. 7.

4. Sherry Simon, *le Trafic des langues* (Montréal, Boréal, 1994), p. 111.

jusqu'en Amérique française, notre troisième volet de textes examine des contextes d'écriture où la co-présence de plusieurs langues est un phénomène de société en pleine mouvance. **Colette Toutou-Benitah** se penche ainsi sur les phénomènes de métissage linguistique dans la littérature judéo-maghrébine d'expression française. **Paul Bandia** explore les différents enjeux identitaires des changements de code linguistique chez quelques écrivains africains. Partant d'une analyse du statut du créole dans les sociétés antillaises en général, et dans la société martiniquaise en particulier, **Marie-José N'Zengou-Tayo** étudie la « chamoisification » du français dans *Texaco* de Patrick Chamoiseau. *Last but not least*, sans nier les tensions que peut occasionner la cohabitation du français et de l'anglais dans l'espace canadien, hors Québec, **Jules Tessier** fait ressortir qu'une fois l'utilisation de ces langues « déterritorialisée », la diglossie peut devenir une source d'énergie et d'innovation.

D'un phénomène de société, nous passons, dans notre dernier volet de textes, au plan individuel, pour voir comment cette reconfiguration créatrice de la Tour est vécue par des écrivains qui, sans œuvrer forcément dans une société diglossique, choisissent, pour différentes raisons, de naviguer entre plusieurs langues. « Par opposition avec la Babel ayant engendré la confusion, suggère Giovanni Lucera, l'écrivain bilingue construit d'une langue à l'autre une sorte de Babel souterraine, comme s'il creusait pour retrouver non pas la langue d'origine, mais la conscience d'une unité secrète endormie sous des siècles d'incompréhension⁵. » La reconnaissance de la multiplicité ouverte et dialogique passerait-elle forcément par cette recherche nostalgique de racines communes ? Prenant comme point de départ l'expérience de l'écrivaine canadienne Nancy Huston, anglophone écrivant en français, **Christine Klein-**

5. Giovanni Lucera, Introduction au *Langage et son double*, *Julian Green* (Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1987), p. 19.

Lataud brosse un tableau complexe des diverses relations qu'un écrivain peut entretenir avec ses langues d'écriture. Les derniers articles du numéro enchaînent en approfondissant l'analyse de deux cas particuliers. S'interrogeant sur le rapport entre l'écriture et la traduction chez Samuel Beckett, **Paul St-Pierre** montre comment l'étude du passage d'une langue à l'autre, chez un écrivain-traducteur polyglotte, peut éclairer notre conception tant du processus de traduction que de celui de création. **Susan Ingram** reprend cette perspective théorique, en analysant l'autobiographie schizophrénique d'Eva Hoffman au titre déjà évocateur, *Lost in Translation: Life in a New Language*.

En effet, une réflexion sur la traduction, sur le lieu précis où les langues se rencontrent, sur l'espace même de leur translation, parcourt en filigrane tous les textes de ce numéro de *TTR*, bousculant nos *a priori*, nous invitant à revoir nous aussi, lecteurs et lectrices, notre propre conception de cette Tour qui nous hante. Écriture ardue dans les vestiges d'une Babel effondrée, plongée hardie vers les profondeurs encore mal connues d'une Babel souterraine, travail de reconfiguration d'une multiplicité plus joyeuse, voilà autant d'aperçus étayés et évocateurs d'une Tour en pleine mouvance. Sous des angles divers, chacun à sa façon, ces articles montrent comment prend forme justement le « tremblement initiateur » de cette belle aventure à laquelle nous convie désormais Édouard Glissant : « L'ère des langues orgueilleuses dans leur pureté doit finir pour l'homme: l'aventure des langues (des poétiques du monde diffracté mais recomposé) commence⁶. » Sans doute sommes-nous loin encore de saisir toutes les dimensions de cette aventure, toute la richesse de ce « festin de Babel », mais son appel est dorénavant incontournable.

Christine Klein-Lataud et Agnès Whitfield

6. Édouard Glissant, *l'Intention poétique* (Paris, Éditions du Seuil, 1969), p. 47.